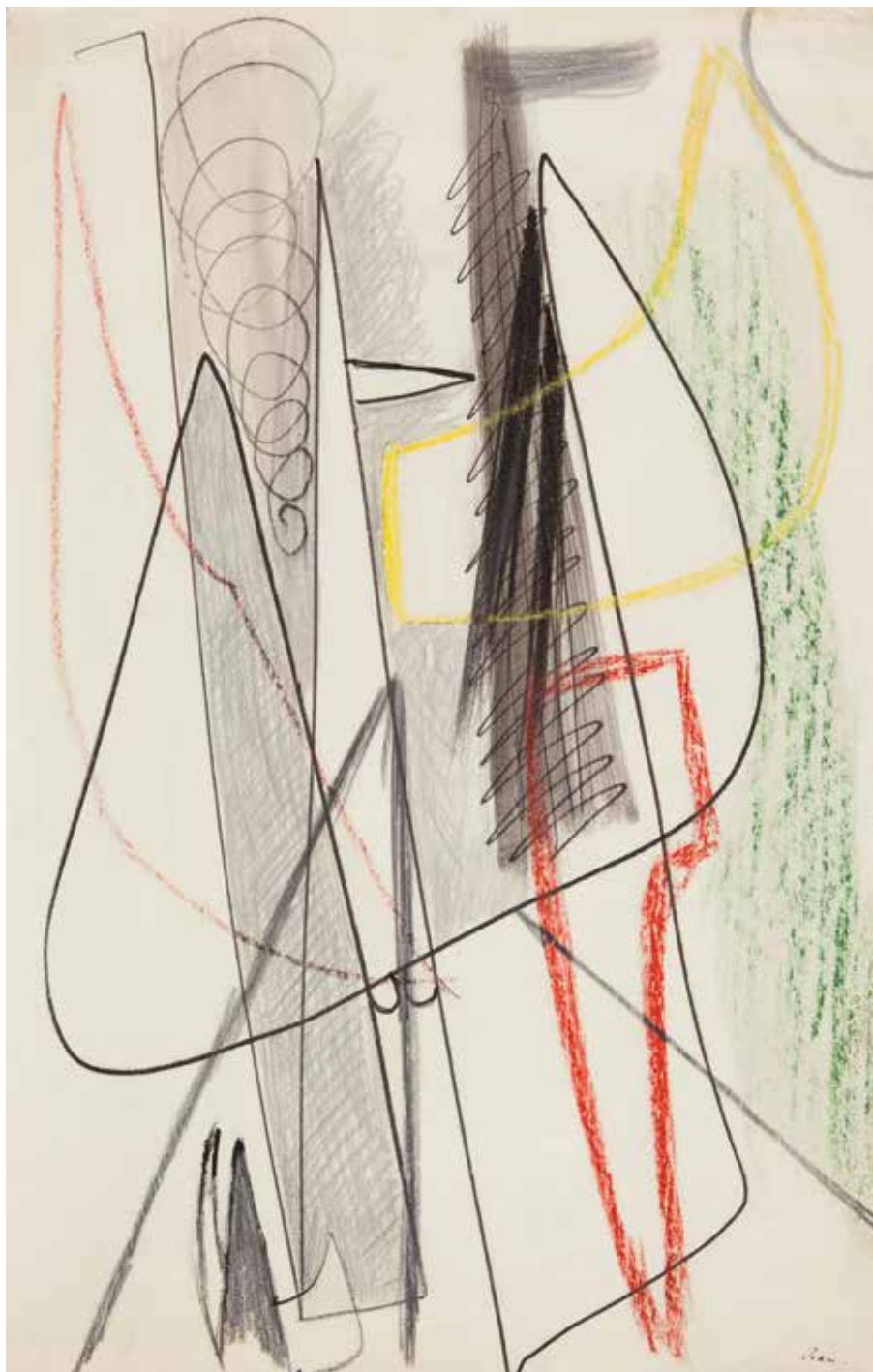


HANS HARTUNG

LES ANNÉES DE GUERRE



MUSÉE
ZERVOS

MAISON
ROMAIN
ROLLAND

VÉZELAY

PATRICK GENDRAUD
Président
du Conseil départemental de l'Yonne

FRANÇOIS WEIL
Recteur de l'Académie
Chancelier des universités de Paris

HUBERT BARBIEUX
Maire
de Vézelay

AGNÈS DELANNOY
Conservateur en chef
Directrice du musée Zervos

DANIEL MALINGRE
Président de la Fondation
Hartung-Bergman (Antibes)

ont le plaisir de vous inviter à l'inauguration de l'exposition

HANS HARTUNG

LES ANNÉES DE GUERRE

SAMEDI 14 JUILLET - 17 H

MUSÉE
ZERVOS
MAISON
ROMAIN
ROLLAND
VÉZELAY

L'exposition « Hans Hartung, les années de guerre »
est organisée en partenariat avec la Fondation Hartung-Bergman (Antibes)

EXPOSITION OUVERTE DU 14 JUILLET AU 15 OCTOBRE 2018

L'EXPOSITION

HANS HARTUNG, LES ANNÉES DE GUERRE

Si la période de la Seconde guerre mondiale marque une parenthèse singulière dans la vie de tous ceux qui l'ont traversée, elle constitue assurément le cœur du destin hors du commun de Hans Hartung (1904-1989).

Né à Leipzig en Allemagne, il s'installe dès 1935 à Paris afin d'être au centre de la création artistique la plus avant-gardiste, et développe un art abstrait gestuel. Mais sa situation précaire, son exil, ne lui permettent pas de vivre sereinement. Acculé par la déclaration de guerre, il s'engage dans la Légion étrangère française en 1939, se cache en zone libre, fuit ensuite en Espagne, et se réengage en 1944 pour combattre le nazisme. Brancardier, il est envoyé sur le front et blessé au cours de la bataille de Belfort, alors qu'il portait secours à un camarade. Il est amputé, ce qui affecte profondément son identité : il doit non seulement apprendre à vivre avec son handicap, mais il doit aussi apprendre à peindre avec un corps mutilé.

L'exposition au musée Zervos se propose donc de retracer ces années de guerre pour Hartung, tant du côté de sa production artistique que de celui de son quotidien.



Hans Hartung, Sans titre, 1939. Crayon et pastel sur papier, 65 x 32,5 cm. Collection Fondation Hartung-Bergman © Hans Hartung / Adagi, Paris, 2018. Photographie © Fondation Hartung-Bergman

Les œuvres exposées s'inscrivent pour une part dans la continuité de ses productions des années 1930 : on y décèle le geste caractéristique de l'artiste, fait de formes abstraites aux vifs contours noirs et d'aplats colorés vaporeux. Mais ces années sont aussi marquées par l'expérimentation d'un étonnant vocabulaire figuratif, qu'il s'agisse de la série des « Têtes », ces visages apeurés faisant écho au célèbre Guernica de Picasso, ou de ses constructions biomorphiques et presque sculpturales marquées par la rencontre et la collaboration avec le célèbre sculpteur Julio González.

Ainsi, et malgré la pénurie et les nombreux déplacements qu'il doit effectuer par sa position de légionnaire et de fugitif, Hartung continue d'innover.

Un important ensemble de documents d'époque et de photographies issus des archives personnelles de l'artiste est également présenté en vis-à-vis des œuvres, ce qui permet d'appréhender à la fois ses années de clandestinité en zone libre auprès de son épouse Roberta González, son expérience concentrationnaire en Espagne, son engagement dans l'armée et ses échanges avec les États-Unis.

Enfin, cette exposition est l'occasion d'évoquer l'estime réciproque entretenue entre Hans Hartung et Christian Zervos. Leur relation jalonne ainsi l'exposition, de leur rencontre en 1935 à la reproduction d'une œuvre de Hartung dans la revue Cahiers d'Art dirigée par Zervos en 1952, montrant la continuité dans la pratique de l'artiste rendue possible par le soutien de ses plus fidèles amis.

HARTUNG, LES ANNÉES DE GUERRE

Pour Hans Hartung, né en Allemagne en 1904, les années de guerre ont, comme pour de nombreux Européens, commencé bien avant la guerre, déclarée le 1^{er} septembre 1939. Et, serait-on tenté de dire, elles ont excédé sa fin officielle en 1945... Les « années noires » : c'est ainsi que l'artiste qualifia une longue période, d'environ deux décennies, marquées par l'expérience de l'exil, l'expérience militaire, l'expérience carcérale, les blessures physiques et morales, le divorce, la pauvreté, le deuil, l'incertitude quant au lendemain et une production abstraite à la fois très maîtrisée et tourmentée. Sans quelques concours décisifs, en particulier celui de Christian Zervos, ces « années noires » auraient pu virer aux ténèbres et à la mort. En 1935, Hartung – dont l'esthétique s'apparente par ailleurs à l'art dit « dégénéré » censuré par les Nazis – se trouve inquiété par la Gestapo à Berlin. Il veut quitter l'Allemagne et revenir en France. C'est Christian Zervos qui le lui permet en lui expédiant une lettre qui lui sert de sauf-conduit ; et c'est ce même Christian Zervos qui, en décembre 1945, l'appuiera dans ses demandes de naturalisation en certifiant qu'il est de longue date un acteur essentiel de l'« École de Paris ». Et pour cause : il avait lui-même été son intercesseur auprès des avant-gardes de l'époque en l'invitant à participer à « Origines et développement de l'art international indépendant » en 1937 au Jeu de Paume ou en reproduisant une de ses œuvres en 1938 dans Cahiers d'art. Dans le cheminement européen de Hartung de l'Allemagne vers la France, c'est donc peu dire que l'éditeur et critique d'origine grecque a joué une part énorme.

Alors qu'il commence à bénéficier d'une notoriété naissante, y compris aux États-Unis et à Londres, Hartung est brutalement pris au piège. Il a beau, à l'été 1939, se faire recenser comme volontaire pour servir les armes de la France, il n'en reste pas moins, en tant qu'Allemand, ressortissant d'une puissance ennemie. Aussi connaît-il, une fois le conflit déclenché, les violences de l'internement, au stade de Colombes puis au camp de Meslay-du-Maine. Hartung choisit alors de s'engager dans la Légion étrangère. Il est envoyé en Algérie, à Sidi-Bel-Abbès, en janvier 1940. Il y fait mollement ses classes sans aller au front. En juin, la France capitule. Hartung demeure quelques mois encore en Afrique du nord. Il s'agit d'un moment d'incertitude totale, pendant lequel il produit des pièces datées « été 40 ». Au début du mois d'octobre, il parvient finalement à regagner la zone française libre et à se cacher dans le Lot, chez son beau-père, le sculpteur Julio González, dont la présence est fondamentale dans son trajet d'artiste. Hartung est allemand en zone libre, c'est-à-dire un potentiel adversaire pour les Français d'un côté et, de l'autre, s'il était attrapé par les Nazis, un traître à la nation tout juste bon à être fusillé sur place. Il faut imaginer ce qu'a dû être, dans ces conditions, l'opération Anton en novembre 1942. Cette date sonne l'invasion de la zone libre et, pour Hartung, le bannissement dans le bannissement, l'acculement dans l'acculement. Il n'a d'autre choix, à terme, que de fuir en Espagne, en traversant clandestinement les Pyrénées, via des réseaux de passeurs douteux et dangereux. La garde civile le cueille juste après la frontière. Le printemps 1943 est rythmé pour lui par des transferts de prison en prison, où coups de poing et menaces pleuvent, à Figuéras, à Gérone, à Barcelone. Puis c'est le camp de Miranda de Ebro, de novembre à août, où s'entassent 2 500 détenus dans un royaume de malnutrition, de promiscuité et d'épidémie. C'est à peine croyable mais Hartung y trouve quand même la force de dessiner et même de dispenser des cours d'histoire de l'art.

Tout cela, il le racontera plus tard très simplement, sans aucune espèce de victimisation ni d'héroïsation, sans pudeur excessive non plus, mais plutôt avec un mélange discret d'humanisme et d'humour. L'histoire bégaye alors, plus dramatiquement. Hartung s'engage à nouveau dans la Légion étrangère sous le nom de Pierre Berton. Retour à Sidi-Bel-Abbès. Tout y a changé en l'espace de trois ans. Il est désormais avec de vrais combattants formés pour tuer, disposant d'un matériel lourd et perfectionné fourni par les Américains. Lui, Hartung, sera brancardier. Et, le 20 novembre 1944 au matin, en allant secourir – en vain – un camarade au feu lors de la bataille de Belfort, il est blessé grièvement à la jambe, et amputé par deux fois, jusqu'au-dessus du genou. Les différents récits qu'il fait de ce supplice sont édifiants, drôles et surtout révélateurs de son obsession artistique absolue. Car ce qui fait souffrir Hartung plus encore que son corps atrophié, c'est la perte d'un paquetage plein de dessins... Là réside, d'après ce qu'il raconte, son principal traumatisme...

La reconstruction physique, morale et sociale du peintre-soldat – « reconnecter les circuits détruits » dira-t-il – sera difficile mais, à certains égards, assez miraculeuse. Cet homme qui s'est cru « floué » par le destin, selon son expression, renoue après la guerre avec son art, avec ses camarades du camp des justes (au premier rang desquels Zervos), avec Paris, avec la vie. L'usage psychologique aujourd'hui banalisé du terme de résilience n'existait pas du temps de Hartung. Il en est cependant une sorte d'incarnation archétypique. Il a résisté au nazisme, aux épreuves de la guerre, pratique l'abstraction avec une constance déroutante, imperméable à tous les aléas, à toutes les faillites et finit, vers 45 ans, par récolter le succès, les honneurs dans le monde entier. La fin des « années noires »...



Hans Hartung, T7942-12, 1942. Huile sur papier contrecollé sur carton. 56 x 26 cm. Collection Fondation Hartung-Bergman © Hans Hartung / Adapp, Paris, 2018. Photographie © Fondation Hartung-Bergman

L'ART EN EXIL (1938 - 1939)

Arrivé à Paris en 1935, Hartung assimile, sans les pasticher ni en être un suiveur servile, la grammaire esthétique de certains de ses contemporains familiers des Cahiers d'art et dans le cercle de Christian Zervos : entre autres Miró, Calder, Arp, Giacometti, Picasso ou González. Il poursuit néanmoins sa propre voie, laquelle combine deux origines essentielles. Il y a d'abord eu celle des expérimentations abstraites du début des années 1920 dominée par une gestualité libre et une autonomie laissée aux formes et aux couleurs ; il y a ensuite celle d'une méthodologie extrêmement méticuleuse mise en place au début des années 1930, où la spontanéité d'un premier tracé est ressaisie, reportée, et légèrement adaptée sur différents formats selon la règle classique de la mise au carreau. Il en résulte un vocabulaire plastique profondément singulier, personnel, où certains archétypes peuvent se répéter (des pans flottants, des vrilles, des poutres, des pointes...) mais demeurent toujours fluides, ouverts au hasard et à l'accident, et se reconfigurent, évoluent d'une œuvre à l'autre. Ce sont donc des œuvres qui enregistrent à chaud puis à froid des sortes de pulsions sous contrôle, qui n'ont aucun équivalent à l'époque, et diffèrent dans leur nature et leur ambition de l'automatisme surréaliste auquel on pourrait être tenté de les affilier.

De nombreux critiques après-guerre interpréteront la peinture de Hartung comme une double sismographie capable de signaler les turbulences de son moi profond et celles de la grande Histoire. Hartung lui-même n'hésitera pas à considérer ses productions de la seconde partie des années 1930 comme étant traversées par les tensions qui hantent alors l'Europe. Parmi les œuvres les plus notables de cette période, il convient d'isoler le dessin daté de décembre 1939 et signé « Jean » (la francisation de Hans) car il est exécuté juste avant que l'artiste ne parte pour la guerre, sans possibilité alors pour lui de savoir s'il aura l'occasion de se livrer à nouveau à sa pratique créatrice, ni même s'il sera toujours en vie. Ce dessin n'est pas, à strictement parler, testamentaire mais quand il est réalisé, Hartung songe forcément que c'est peut-être là son dernier.

Hartung évoquera à plusieurs reprises l'usage qu'il faisait alors du noir dans sa production précédant la guerre. Celui-ci est très présent, parfois sous l'aspect d'un grand rideau ou de taches semblables à des phosphènes ; sous l'aspect aussi de masses lourdes, saturées, contrastant avec les éléments lumineux ou colorés ; sous l'aspect sériel et surabondant des encres de Chine. Mais aussi par l'exploitation de matériaux spécifiques : des carreaux de céramique sombres, par exemple, ou encore du papier goudronné granuleux et obscurcis par de savantes nuances de gris (T1938-19 et T1938-20). Sans que la chose n'ait été suffisamment soulignée jusqu'à présent, il est évident que ces recherches de Hartung nourries d'intériorité et du sens de l'Histoire revêtiront une importance cruciale pour Pierre Soulages quand il se rapprochera de son aîné allemand après-guerre.



Hans Hartung, T1938-19, 1938. Huile sur papier goudronné et sable marnulé sur toile. 100 x 78 cm. Collection Fondation Hartung-Bergman © Hans Hartung / Adago, Paris, 2018. Photographie © Fondation

LES TÊTES (1940)

En comptabilisant, de manière large, les études, les versions définitives et quelques variantes par rapport au motif dominant (un profil unique tourné tantôt vers la droite et tantôt vers la gauche), on oscille entre 80 et 90 pièces représentant des « têtes » anonymes. Elles datent essentiellement de 1940 et, pour quelques-unes, de 1941. Hartung en parle peu, minore assez étonnamment leur importance : ce sont des œuvres produites pour « faire plaisir » à ses proches, selon ses mots, dans un contexte, où dit-il, « tout [lui] était plus ou moins indifférent ». Cependant, la récurrence du motif, dont l'intensité est unique dans toute sa production figurative, atteste d'abord et avant tout l'expression d'un désarroi, d'une alarme et d'une colère. Elle est véhiculée par la bouche ouverte et la langue tirée, les yeux écarquillés, et parfois renforcée par des effets dramatiques supplémentaires (le cou tendu à l'horizontale ou des contrastes lumineux par exemple).

Sans négliger le potentiel de séduction de ces pièces auprès de son entourage, il semble tout de même impossible d'expédier leur présence obsessionnelle, leur ampleur, leur potentiel de conjuration pour l'artiste lui-même. Il n'en demeure pas moins que les explications à leur sujet sont infimes et que Hartung ne les exposa guère.

À la source de ce motif, il y a deux artistes espagnols : le sculpteur Julio González son beau-père, chez lequel il travaille alors, dans son atelier d'Arcueil ; et Pablo Picasso, lequel est d'ailleurs un ami du premier cité. On retrouve ici, dans des cadrages serrés, la fureur et la révolte éclatant dans les visages effarés des civils tués de Guernica et, l'effroi de la Montserrat de González (1937) – double souvenir du pavillon espagnol de 1937 à l'Exposition universelle de Paris. On retrouve également les volumes de la femme au chignon de Picasso, et son glissement vers une « tête à la chechia ». La calotte est y est montrée selon deux usages différents : celle du militaire (avec un port à l'arrière du crâne) et celle de l'indigène civil (avec un port au sommet du crâne). Cet attribut fait partie des signes permettant d'identifier quelques sous-ensembles – quoique Hartung ne les ait jamais désignés lui-même – dont la figure archétypique de l'Algérien, vraisemblablement inspiré par la population de Sidi-Bel-Abbès et dessinée sur place, pendant le premier séjour dans la Légion.



Hans Hartung, Sans titre, 1940. Gouache et huile sur papier. 24,5 x 32 cm. Collection Fondation Hartung-Bergman © Hans Hartung / Adago, Paris, 2018. Photographie © Fondation Hartung-Bergman

Les « têtes » sont de surcroît la matrice de nombreuses variations techniques, d'un travail sur la matière : expérimentation de l'huile, du pastel, de la mine de plomb, de la gouache, de grattages un peu abrupts ou au contraire de dégradés et de modelages plus doux.

LES OBJETS « GONZALOÏDES » (1940)

En plus de ses « têtes », Hartung réalise pendant les années de guerre une autre série d'œuvres passablement éloignée de ses productions habituelles. Et là encore, l'influence de Julio González sans être exclusive (on peut songer aussi à Picasso, aux pierres de Magnelli, à Wolfgang Paalen) y est évidente. Sur du papier sont dessinés d'étranges objets que l'on pourrait croire être des sculptures de son beau-père. Dans les dessins, comme dans les pièces de González, on trouve des formes abstraites et ajourées, des raideurs dans les articulations et des saillies agressives où affleurent, de manière suggestive et embryonnaire, des silhouettes organiques d'êtres humains, d'animaux, de végétaux. Hartung s'est inspiré de González mais il ne s'agit pas de copie, ni d'illustration. Aucune de ces pièces n'existe en tant que relief dans le corpus de sculptures de l'artiste espagnol. Ce sont donc bel et bien des créations originales. Une question se pose toutefois quant à leur statut : s'agit-il purement et simplement de dessins autonomes irrigués par le climat sculptural dans lequel Hartung baignait alors ? Ou a-t-il pu envisager de convertir un jour les volumes qu'il avait tracés sur le papier (avec des effets de modelé et des ombres portées), en véritables objets concrets ? Dans la mesure où il avait exécuté en 1938 une sculpture sous le regard de Julio González, l'hypothèse ne peut être complètement écartée.

Exécutés pendant l'été 1940 au crayon et à la gouache sur des supports fragiles, ces dessins n'ont été que très peu montrés et commentés par Hartung ou la critique jusqu'à la mort de l'artiste. Ils constituent pourtant une séquence absolument remarquable de recherche plastique, de témoignage de complicité entre Hartung et son beau-père et, plus encore, ils matérialisent une crise de la matière qui oscille entre abstraction et figuration, vide et plein, biomorphisme et chosification, humour et angoisse. De sorte qu'on peut également voir dans ces œuvres une expression de l'absurdité tragi-comique de la « drôle de guerre » et de ses conséquences incertaines.



Hans Hartung, Sans titre, 1940. Gouache, encre et pastel sur papier, 27,5 x 37,2 cm. Collection Fondation Hartung-Bergman © Hans Hartung / Adagp, Paris, 2018. Photographie © Fondation Hartung-Bergman

LA PEINTURE ABSTRAITE (1942-1945)

La peinture abstraite était assimilée par le nazisme à l'« art dégénéré » ; sa pratique et sa diffusion étaient donc interdites par les instances du Reich. Hartung n'a pas pu la poursuivre ni la développer autant qu'il l'aurait voulu, et devait quotidiennement affronter des conditions matérielles particulièrement difficiles : absence d'atelier fixe, peu d'argent, déplacements incessants, insécurité. Il existe cependant quelques œuvres abstraites peintes en temps de guerre, notamment quand l'artiste est réfugié dans le Lot dans un lieu-dit appelé « Las Bouygues » (octobre 1940 - décembre 1942). Certaines de ces peintures sont signées « Jean ». Si les conditions précises de leur élaboration demeurent généralement mystérieuses, on sait par exemple que la composition de T1943-5 est le report d'un dessin fait sur carton daté de l'été 1940, lorsqu'il est légionnaire. On remarque aussi l'exploitation de matériaux pauvres : c'est le cas de T1942-12 où, sur du papier du « Bon marché » (un support récupéré donc), Hartung utilise le crayon et de la peinture Ripolin communément destinée aux bâtiments.



Hans Hartung, T1945-26, 1945. Huile sur panneau de bois, 81 x 60 cm. Collection Fondation Hartung-Bergman © Hans Hartung / Adagp, Paris, 2018. Photographie © Fondation Hartung-Bergman

Si l'on se fie à la manière dont Hartung a présenté son parcours, il y aurait eu une rupture, au cours du conflit mondial et, à partir de 1945, une reprise du cheminement interrompu par les événements. La guerre aurait été une parenthèse dans sa création. C'est ce que tend à exprimer cette curieuse datation au bas de T1945-26 : « 38-45 » [au sujet de ce tableau, Hartung note dans ses archives que les « taches », c'est-à-dire le fond, y seraient de 1939 [sic] et le « graphisme » de 1945]. On ne peut toutefois pas dire que la peinture abstraite des années de guerre soit sans aucun rapport avec celle qui la précède ni celle qui lui succède. On y repère en effet l'usage de la couleur en plans flottants, l'expressivité de la ligne avec ses rythmes, ses saccades et ses tourbillons. Mais, plus singulièrement, on trouve aussi ça et là des accès picassiens (sans que Picasso – rappelons-le – ne fasse aucune œuvre abstraite dans sa carrière) dans certaines formes de T1943-2 et de T1943-5 et l'influence évidente du registre sculptural de Julio González, avec des motifs dotés de relief, géométriques et disloqués (T-1943-3). La peinture abstraite de Hartung des années de guerre, peu connue mérite surtout d'être considérée telle qu'en elle-même. Sa charge émotionnelle, sa force suggestive voire onirique tout en retenue, son inventivité permanente sont d'autant plus remarquables que cette part de l'œuvre se déploie fragilement, sur des formats modestes. Rappelons enfin que Hartung, qui continua à assumer cette production perçue comme « dégénérée » par le national-socialisme, sera exposée en 1948-1949 (mais sans tableaux datant de la guerre) dans des manifestations itinérantes en Allemagne, pour dénoncer les effrayantes visions esthétiques du Reich.

HARTUNG DANS LES CAHIERS D'ART (1931-1951)

Avant de devenir un artiste incontournable après la seconde guerre mondiale, Hans Hartung n'a pas été beaucoup suivi, soutenu, commenté ni reproduit dans les années 1930. Chacun de ses alliés a donc été, à sa manière, un visionnaire. Et ce n'est pas un hasard s'ils étaient tous appelés à devenir des références comme historiens, critiques et collectionneurs au XX^e siècle : entre autres, Will Grohmann en Allemagne, Albert Eugene Gallatin et James Johnson Sweeney aux États-Unis et, en France, Christian Zervos. En plus d'avoir exposé Hartung et de l'avoir intégré dans des réseaux parisiens, Zervos a montré son œuvre dans la très prestigieuse revue qu'il dirigeait, Cahiers d'art, dont le peintre était en outre un lecteur attentif. En 1938 dans le numéro 1-2 consacré à l'état de l'art en Allemagne, en Angleterre et aux États-Unis, les propos de Will Grohmann sont illustrés par T1931-2, une œuvre de 1931 parmi celles qui ont marqué le retour de Hartung à l'abstraction. Plus tard, T1951-2 qui était une des peintures favorites de Hartung, sera quant à elle présente dans un numéro de 1952 des Cahiers d'art. Les deux pièces signées à vingt ans d'écart, avant et après la guerre, démontrent la continuité dans la pratique de l'artiste rendue possible par le soutien de ses plus fidèles amis.



Hans Hartung, T1951-2, 1951. Huile sur toile, 146 x 97 cm.
Collection Fondation Hartung-Bergman © Hans Hartung / Adago, Paris, 2018.
Photographie © Fondation Hartung-Bergman



Hans Hartung, T1931-2, 1931. Huile sur panneau de bois, 38 x 44 cm.
Collection Fondation Hartung-Bergman © Hans Hartung / Adago, Paris, 2018.
Photographie © Fondation Hartung-Bergman

CHRONOLOGIE

1904

Naissance le 21 septembre à Leipzig. Très jeune, Hans est fasciné par les éclairs d'orage, qu'il dessine dans ses cahiers.

1912-1914

La famille déménage à Bâle puis, à l'annonce de la guerre, retourne à Leipzig.

1915-1921

Le père est muté en tant que médecin-chef à l'hôpital militaire de Dresde. Hartung entre au lycée en 1916.

1922-1924

En 1922, Hartung réalise ses premières aquarelles abstraites et, à la fin de l'année 1923 et au début de 1924, une importante série de dessins au fusain et à la sanguine. Ces œuvres, qui traverseront la guerre et qu'il emportera avec lui à chaque déplacement, seront régulièrement exposées après 1945. En 1924, après avoir obtenu son baccalauréat au début de l'année, il entre à l'Académie des beaux-arts de Leipzig. La mort de sa mère, le 23 mars, l'incite à retourner brièvement à Dresde.

1925

En février, il assiste à une conférence de Kandinsky sur le Bauhaus de Weimar à l'Académie des beaux-arts de Leipzig. En automne, il s'inscrit à l'École des beaux-arts à Dresde.

1926

Lors de l'exposition internationale de Dresde, il découvre l'impressionnisme, le fauvisme et le cubisme. « Je ne pouvais m'arracher à la fascination de la peinture française. Le Douanier Rousseau, Rouault, Matisse, Léger, Braque, Picasso... je n'en croyais pas mes yeux. » (Autoportrait, p. 86). Après plusieurs excursions à vélo à travers la France et l'Italie pendant l'été, il effectue son premier voyage à Paris, en octobre, où il s'inscrit à l'académie d'André Lhote jusqu'en février 1928.

1927

De retour dans le sud de la France, à Barcarès et sur la plage de Leucate, près de Perpignan.

1928

Durant l'été, il étudie à l'Académie des beaux-arts de Munich. Fin septembre, il retourne à Paris.

1929-1930

Il rencontre Anna-Eva Bergman à Paris. En septembre 1929, après un séjour à Leucate durant l'été, ils se marient à Dresde où ils demeurent jusqu'au mois de septembre 1930. Le couple passe l'hiver 1930-1931 à La Colle-sur-Loup, près de Saint-Paul de Vence.

1931

De retour à Dresde en mai, Hartung travaille beaucoup. En novembre, il y expose pour la première fois, à la galerie Heinrich Kühl: « Hans Hartung, Gemälde, Aquarelle und Zeichnungen ».

1932

En février, il participe à une exposition de jeunes artistes – « Junger Künstler » – à la galerie Flechtheim, à Berlin. En mai, il part pour la Norvège où il expose avec Anna-Eva Bergman à la galerie Blomqvist à Oslo. La mort subite de son père, en septembre, provoque une crise profonde chez l'artiste. « Sa disparition marqua la fin de notre insouciance. Les années noires commençaient. [...] Jusque-là j'avais vécu comme un enfant, sans me soucier du lendemain, comptant sur l'aide de mon père, comme si elle m'était acquise pour toujours » (Autoportrait, p. 122). Le couple, alors à Homborsund, retourne à Dresde puis part pour Paris, fin octobre, et s'installe chez Bao Bergman, la mère d'Anna-Eva.

1933

Après avoir déposé le 28 janvier un ensemble d'œuvres à la galerie Jeanne Bucher, à Paris, Hartung et Bergman s'installent en février aux Baléares, sur la côte nord de Minorque, dans une maison à l'aménagement monacal qu'ils ont fait construire d'après leurs propres plans. Hartung abandonne le calcul par



Hans Hartung légionnaire, Sol-bel-Abbés, 1940 - Archives de la Fondation Hartung-Bergman

le nombre d'or qu'il a tenté d'appliquer jusqu'alors aux proportions du tableau et produit à nouveau avec force, comme à ses débuts en 1922, un art guidé par l'instinct.

1934

Les difficultés – problèmes d'argent, climat, isolement... – et la promesse d'une nouvelle exposition à la galerie Blomqvist, à Oslo, pousse le couple à quitter l'Espagne en novembre pour la Suède afin de régler les formalités administratives au sujet des œuvres de l'exposition. Celle-ci sera finalement abandonnée. Durant l'année, Hartung systématise le procédé du report (expérimenté dès 1932), qui consiste à reproduire en tableau des dessins exécutés spontanément en gardant les signes, les marques de cette spontanéité. Ce système sera utilisé de façon variée jusqu'en 1959.

1935

Hartung part fin janvier pour Berlin où il est rejoint par Bergman, après un bref séjour à Oslo. De juin à septembre, Hartung suit des cours aux Vereinigte Staatsschulen für freie und angewandte Kunst. Durant ce séjour à Berlin, il attire l'attention de la Gestapo. Écoutant un conseil donné par Will Grohmann et après avoir reçu une lettre de Christian Zervos qui lui procure à Francfort, début octobre, une invitation qui lui vaut un sauf-conduit, Hartung décide de se rendre seul à Paris à la fin du mois. Son premier atelier parisien est situé au 19, rue Daguerre (XIV^e arrondissement), près de celui d'Henri Goetz. Il expose pour la première fois aux Surindépendants en novembre. Il se lie d'amitié avec Henri Goetz et Christine Boumeester, ses voisins d'atelier, avec Jean Hélion, et, par son intermédiaire, rencontre Vassily Kandinsky, Piet Mondrian, Alberto Magnelli, César Domela, Joan Miró et Alexander Calder.

1936

En mai, il expose à la galerie Pierre, à Paris, avec Jean Arp, John Ferren, Alberto Giacometti, Jean Hélion, Vassily Kandinsky, Paul Nelson, Wolfgang Paalen et Sophie Taeuber. Bergman le rejoint fin mai à Paris. Durant l'été, le couple séjourne à Hardanger, en Norvège, jusqu'en octobre. En novembre, Hartung s'installe dans un nouvel atelier au 8, rue François-Mouthon (XV^e arrondissement). Deux de ses œuvres sont reproduites dans Axis, une revue anglaise. En novembre, il participe à une exposition collective, à la London Gallery de Londres et aux Surindépendants.

CHRONOLOGIE

1937

Anna-Eva Bergman repart dès la fin du mois de janvier se faire soigner à San Remo, en Italie. Hartung travaille intensément. Fin juillet, il participe à l'événement « Origines et développement de l’art international indépendant », organisé par Zervos au musée du Jeu de paume, à Paris, avec, entre autres, Magnelli, Willi Baumeister, Arp, Héliou, Kandinsky, Miró, Delaunay. C'est à cette occasion qu'il rencontre le sculpteur Julio González pour la première fois. Une de ses toiles est reproduite dans Transition, une revue américaine, aux côtés d'œuvres de Magnelli, de Miró et de Josef Albers.

1938

Le divorce avec Anna-Eva Bergman est prononcé en mars. Hartung passe alors de plus en plus de temps chez les González, installés à Arcueil. Hartung crée lui-même une sculpture, qui sera exposée aux Surindépendants.

En juillet, il participe à « Exhibition of Twentieth Century German Art », aux New Burlington Galleries de Londres, puis, en novembre, à « Exhibition of collages papiers-collés » chez Guggenheim Jeune. La peinture T1931-2 (1931) est reproduite dans le n^o 1-2 de Cahiers d’art.

1939

En avril, la galerie Henriette présente « Roberta González et Hans Hartung. Dessins et pastels » à Paris. En mai, Hartung participe aux expositions « Abstract Concrete Art » chez Guggenheim Jeune, à Londres, et « Réalités nouvelles » à la galerie Charpentier à Paris. Est présenté un dessin sans mention au catalogue, car il a été accepté au dernier moment grâce à l’insistance de Jean Héliou. Le 22 juillet, Hartung épouse Roberta González à Arcueil. Au mois de juillet et d’août, il se fait recenser comme volontaire pour servir les armes de la France. Le 3 septembre, la France et la Grande-Bretagne déclarent la guerre à l’Allemagne, et, le 4, des affiches sont placardées sur tout le territoire, invitant les Allemands présents à Paris et considérés comme des « ressortissants de puissances ennemies » à se rendre au stade de Colombes. Hartung y est retenu quinze jours en septembre. Y sont rassemblés des Allemands et des Autrichiens « non suspects » [les « indésirables » seront, eux, envoyés au stade Roland-Garros] comme Carl Einstein, Walter Benjamin, Wilhelm Friedmann, ou encore Hans Escher et Kurt Wolff. Hartung est ensuite retenu un mois au camp de Meslay-du-Maine, qu’il décrit comme chaotique et mal géré, avec d’autres Allemands, tels Paul Strecker, Hans Reichel ou encore Wols. Pour s’en extraire, il contracte un engagement auprès de la Légion étrangère. Libéré le 16 octobre, il retrouve Roberta à leur domicile à Arcueil. Deux mois plus tard, il reçoit sa convocation. Le 26 décembre, il signe son engagement dans la Légion étrangère au centre d’engagements spéciaux de la Légion étrangère de Vincennes, à titre d’étranger comme « volontaire pour la durée de la guerre ». Il retourne ensuite à Arcueil, et attend qu’on l’appelle.

À l’automne est publié un article de George L. K Morris qui reproduit la sculpture de Hartung de 1938 dans la revue new-yorkaise Partisan Review.

1940

Le 8 janvier, après quelques jours passés au dépôt de Sathonay, Hartung est arrivé au corps et incorporé au Dépôt commun des régiments étrangers (DCRE), à Sidi-bel-Abbès, sous le matricule 11553. « Dès mon premier contact avec l’armée j’eus l’impression d’être en prison. Nous n’avions pas le droit de sortir de notre caserne lyonnaise, les fenêtres avaient toutes des barreaux, et des soldats armés montaient la garde devant chaque porte. Puis ce fut le départ pour Sidi bel Abbès. Et là bas encore une tout autre chanson. Notre entraînement était extrêmement dur » [Autoportrait, p. 182]. Affecté à la compagnie de passage n^o 2 (CP2) du 8 au 19 janvier, Hartung rejoint la troisième compagnie d’instruction à Saïda (CI3) de janvier à avril. Le 14 avril, il est envoyé dans une unité administrative, la 1^{re} compagnie de passage du DCRE, jusqu’en octobre. Durant ces dix mois, il continue de peindre. Il réalise un ensemble de têtes inspirées des dessins de Julio González et de Picasso, annotées au verso « Hartung 40 (Légion) » ou encore « Été 40 » ainsi qu’une petite série de dessins d’objets dans la veine gonzaloïde durant juin 1940 (à la Légion). On lui demande en tant que légionnaire d’effectuer des peintures murales, notamment la célèbre bataille de Camerone, pour le réfectoire du régiment.

L’armistice est signé le 22 juin : la France est alors occupée par l’armée allemande. S’ensuit une deuxième vague d’arrestations d’émigrés allemands et autrichiens. Le 5 octobre, Hartung rejoint

la France. Démobilisé le 8 octobre à Marseille, Hartung part vivre auprès de la famille González, réfugiée en zone libre, dans le Lot. Il y restera plus de deux ans.

En 1940, la toile T1936-1 est exposée au Museum of Living Art fondé à New York par Albert Eugene Gallatin d’après sa propre collection ; elle est par ailleurs reproduite dans le catalogue afférent.

1941

Réfugié à Lasbouygues, Hartung est obligé de travailler : « J’ai fait quelques choses pour nous nourrir là, j’ai fait quelques paysages, j’ai fait le paravent pour [la famille] Froidure, j’ai fait le portrait du curé, etc… et puis, pour le reste, j’ai donc abattu des arbres, j’ai participé aux récoltes pour chercher des pommes de terre dans la terre, enfin toute espèce de boulots auxquels je n’étais pas tout à fait habitué » [archives sonores de la Fondation Hartung-Bergman, 1975].

Un pastel (variante d’une gouache réalisée à Sidi-bel-Abbès en 1940) est reproduit dans le numéro de septembre de Partisan Revue sur la même page qu’un dessin de Julio González. Les deux œuvres sont dédiacées à George L. K. Morris et légendées ainsi : « Les originaux ont été récemment reçus de la France inoccupée où les artistes travaillent dans une maison de campagne près de Cahors. » Hartung aurait ainsi envoyé un de ses dessins (celui de González date de janvier 1941) dans le courant de l’année à Morris. Il n’apprendra la publication de celui-ci qu’en 1945.

1942

Julio González décède le 27 mars.

Après le 11 novembre, date de l’envahissement de la zone libre, Hartung, de nationalité allemande, est obligé de se cacher à nouveau. Il se réfugie chez des amis – les Simmoneau – près de Castel-sarrasin jusqu’en avril 1943.

1943

En avril, à la suite de l’occupation du sud de la France, Hartung prend la fuite en Espagne. Il se rend d’abord à Toulouse où il prend contact avec des passeurs. La somme requise s’élève à 40 000 francs. C’est la famille González qui lui fournit l’argent. Quand il traverse la frontière le 6 mai par Le Boulou, au sud de Perpignan, il se fait passer pour un ouvrier d’une grande fabrique de camions à Lyon. Son camarade d’évasion et lui se font arrêter par la Garde civile espagnole. Il est alors emprisonné pendant un mois et demi à Figueras sous le nom de Jean Gauthier (son nom de passage en Espagne), puis dans la prison franquiste de Gérone pour un mois, très brièvement à Barcelone et enfin au camp de Miranda de Ebro, où il reste en captivité d’août à novembre. C’est là qu’il dessine des portraits de ses codétenus ou de leurs femmes ou fiancées à partir de photographies, ce qui lui permet d’éviter les corvées et de manger convenablement, alors qu’il a beaucoup maigri depuis son arrestation et les différents transferts.

Pour combattre le désœuvrement et dans l’attente d’une libération organisée par la Croix-Rouge, une vie culturelle s’organise au sein du camp, rythmée par des conférences, des cours de dessin, de langues. Hartung se souvient d’y avoir donné quelques cours d’histoire de l’art. Miranda regroupait des nationalités différentes, les Allemands y étaient peu nombreux et la fausse identité de Hartung n’a sans doute pas dupé longtemps ses codétenus.

Après six mois d’emprisonnement (mai-novembre), il est déplacé au Maroc et arrive à Casablanca le 17 novembre à bord du Lépine. Il souhaite s’engager alors sous son véritable nom dans l’armée régulière française pour rejoindre l’Armée de la Libération en Afrique du Nord. Mais, en raison de sa nationalité allemande, il est renvoyé de force dans la Légion étrangère. Incorporé comme engagé volontaire à Sidi-bel-Abbès le 8 décembre, il prend alors un « nom de guerre », Pierre Berton, matricule 13145. Il n’est plus, comme en 1940, dans une compagnie de réfugiés mais auprès de vrais combattants. Isolé, Hartung n’a plus de contact avec l’actualité artistique. Dans une lettre adressée au collectionneur Albert Eugene Gallatin en décembre 1943, il s’enquiert des expositions récentes en Amérique, demande ce qui se déroule de notable, et la quantité de peintres d’Europe présents.

1944

Hartung est renvoyé en France le 24 septembre pour le débarquement en Provence, qui a commencé dès août. Aux yeux du commandement, il risque de ne pas combattre assez vaillamment contre ses compatriotes. Il est donc nommé brancardier dans la section sanitaire et embarque à Oran. Il fait la traversée du 25 au 30 sep-

CHRONOLOGIE

tembre puis débarque à Marseille le 1^{er} octobre. À la mi-novembre, le combat pour la prise de Belfort s’intensifie. Le 20 novembre, il est sérieusement touché à Buc. Le jour même, le blessé est dirigé vers l’hôpital de Lure, puis, deux jours plus tard, à l’hôpital de Dijon. Il subit, pour éviter la gangrène, une première amputation à la jambe droite. Il est ensuite admis dans un autre centre, à l’hôpital Purpan de Toulouse vers la mi-décembre. Là, il endure une seconde amputation, au-dessus du genou.

1945

Après un congé de convalescence du 16 au 23 mars, Hartung est soigné à l’hôpital de Castelsarrasin jusqu’à mi-avril, date de son retour à Toulouse. Le 18 mai, il est réformé, au motif de l’invalidité suivante : « 1/ amputation de la cuisse droite au tiers inférieure, 2/ troubles névritiques du moignon ». En juillet, il retourne à Arcueil. Il peut alors reprendre la peinture. Il apprend que la plupart des toiles de ses débuts, restées à Leipzig chez sa sœur, ont été détruites par un bombardement. Il a également perdu des carnets de croquis lors du passage en Espagne et à la Légion, au combat. Il va reprendre la peinture, après six années perdues. Il cherche également à retrouver une identité administrative en faisant les demandes pour la rectification de son nom. Il signe (correspondance, courrier officiel) en effet encore « Hartung dit Berton », étant toujours considéré comme légionnaire. Il mène laborieusement différentes correspondances avec plusieurs organismes et administrations, soucieux – dans un moment de grande détresse – de sa réinsertion économique et sociale : entre autres, une démarche pour sa naturalisation auprès de l’État français ; une demande de remboursement des frais d’évasion auprès de l’Union des évadés de France (réservé aux citoyens et réfugiés français) ; une demande d’aide auprès de l’Union des émigrés allemands antinazis.

À cette période, il est également préoccupé par toutes les pièces disséminées pendant la guerre, chez sa sœur, chez ses amis Pierre Loeb, Hans Landgraf et Eva Knabe.

Hartung dit « recommencer comme avant » en peinture : « Mes dessins étaient traversés de traits entortillés, étranges, embourbés, désespérés comme des griffures [...]. Comme une peinture véhément, révoltée. Comme moi-même, j’avais le sentiment d’avoir été floué. À part quelques Français qui avaient été mobilisés, les autres peintres avaient tous passé la guerre réfugiés quelque part. Ils n’avaient cessé de travailler, de progresser » (Autoportrait, p. 223). Il participe aux Surindépendants en octobre avec Henri Goetz, Jean Deyrolle, Raoul Ubac, Camille Bryen… Son travail sous le nom de « Jean Hartung » est évoqué dans le Journal des arts de Zurich.

1946

Hartung mène une brève activité de courtage en œuvres d’art.

Il participe à plusieurs expositions de groupe, notamment à la salle du centre des recherches, rue Cujas, à Paris (dirigée par Domela), en février et en mai. En mai, il expose à la galerie Denise René, et en juillet, au Salon des Réalités nouvelles, aux côtés d’expositions de Kandinsky, Magnelli, Delaunay ou encore Mondrian. Sa première exposition personnelle après guerre se tient à la galerie Gasser, à Zurich, sous le titre « Jean Hartung », reprenant ici la francisation de son prénom associée à son nom de famille en tant que civil. Le 9 novembre, Hartung obtient la nationalité française. Will Grohmann évoque le travail réalisé en 1938 par Hartung dans Cahiers d’art. Dès cette période, les critiques d’art Charles Estienne et Léon Degand défendent l’abstraction spontanée de ses œuvres.

1947

En février, la galerie Lydia Conti à Paris ouvre ses portes avec l’exposition « Hans Hartung » qui montre sept peintures de 1935 à 1947. Le catalogue est préfacé par Madeleine Rousseau. En juillet, il participe au Salon des Réalités nouvelles avec Georges Mathieu, Wols, Camille Bryen, Gérard Schneider ou encore Serge Poliakoff. Par l’intermédiaire de Madeleine Rousseau, le cinéaste Alain Resnais tourne un court métrage sur Hartung dans son atelier. Le film est présenté en Allemagne en 1948, et en 1950, à la librairie-galerie La Hune lors de la sortie de la première monographie consacrée à son œuvre.

1948

En février, la galerie Lydia Conti présente « Hans Hartung. Dessins 1922-1948 ». Hartung participe ensuite à Paris à « Prise de Terre » à la galerie René Breteau et à « HWPSMTB » chez Colette Allendy. En juillet, il participe au Salon des Réalités nouvelles puis à la

Biennale de Venise avec Héliou, Calder, Brancusi et Giacometti. À la fin de 1948, pour la première fois depuis la guerre, il retourne en Allemagne. Il y séjourne chez le collectionneur Ottomar Domnick, à Stuttgart, où il réalise plusieurs toiles.

1949

Les expositions se multiplient en France et à l’étranger : à Paris, chez Denise René, Colette Allendy et Lydia Conti (avec Pierre Soulages et Gérard Schneider), au Salon de mai et celui des Réalités nouvelles, à Londres à la Hanover Gallery (« Peter Foldes and Hans Hartung ») et à Munich à la galerie Otto Stangl. Il figure aussi parmi les artistes de l’exposition itinérante « Französische Abstrakte Male-rei », organisée par Ottomar Domnick, qui se déplace à Stuttgart, Munich, Düsseldorf, Hanovre ou encore Francfort. Du côté transatlantique, Hartung figure dans deux expositions collectives, l’une à New York dans la galerie Betty Parsons (« Painted in 1949 »), l’autre au musée d’Art moderne de São Paulo, organisée par le critique d’art Léon Degand : « Do Figurativismo ao Abstracionismo ». Est également publiée la première monographie consacrée à Hartung avec des textes de Madeleine Rousseau et Ottomar Domnick et une préface de James Johnson Sweeney. Celui-ci, directeur du département de peinture du MoMA depuis 1935, connaît bien l’œuvre de Hartung depuis l’année 1938, date à laquelle il a visité son atelier.

1950

En avril 1950, Hartung participe à la première exposition « Advan-cing French Art » à la galerie Louis Carré de New York.

1951

En mars, Hartung participe à « Véhémences confrontées », organisé par Michel Tapié à la galerie Nina Dausset, à Paris, avec Wols, Pollock, De Kooning et Mathieu. En avril, la galerie Louis Carré de Paris montre son travail avec Gérard Schneider et André Lanskoy. Une exposition lui est consacrée à la galerie d’Art moderne de Bâle (« Hans Hartung ») et à Cologne, à la galerie Der Spiegel : « Hans Hartung, Pastelle und Zeichnungen ».

1952

En février, la Kunsthalle de Bâle présente « Hans Hartung. Walter Bodmer ». Il expose pour la deuxième fois à la Biennale de Venise, en juin, puis en octobre à la galerie Rudolf Probst, à Mannheim. René de Solier consacre à Hartung un article sur sa production récente dans le numéro de juillet de Cahiers d’Art. Une dizaine de peintures viennent l’illustrer, dont T1951-2. Pour la première fois depuis leur séparation en 1937, Hans Hartung rencontre à nouveau Anna-Eva Bergman, revenue en France. Leur relation reprend. Hartung se sépare de Roberta González, et Anna-Eva Bergman de Frithjof Lange, qu’elle avait épousé en Norvège en 1944.

1953

En janvier, la Lefevre Gallery de Londres présente « Paintings by Hans Hartung ». Il participe à « Younger European Painters », au Solomon R. Guggenheim Museum de New York en décembre. Le couple s’installe dans un atelier situé 7, rue Cels à Paris.

1954

En avril, une rétrospective est consacrée à Hans Hartung au Palais des beaux-arts de Bruxelles. Il participe à la 27^e Biennale de Venise et, en novembre, il est invité à exposer des gravures au Museu de Arte Moderna de São Paulo pour « Artistas de Vanguarda da Escola de Paris » avec Magnelli, André Bloc, Arp et Vasarely. De nombreux lieux parisiens continuent de montrer son œuvre (Petit Palais, les galeries La Hune, Craven, Allendy, Charpentier et Ariel).

1955

En juillet, il participe à la première Documenta à Kassel. Il est également invité à plusieurs expositions internationales : « Art in the Twentieth Century » à Pittsburgh, au San Francisco Museum of Modern Art, à la troisième exposition internationale de Tokyo, ainsi qu’à la troisième Biennale d’art moderne de São Paulo avec Zao Wou-ki, Roberto Matta, Victor Brauner, Mark Tobey, Alberto Burri…

1956

En novembre, il expose ses peintures récentes à la galerie de France, à Paris. Celle-ci, sous la direction de Myriam Prévot et Gildo Caputo, représentera Hartung jusqu’en 1980. En novembre se tient « Hartung Dessins 1921-1938 » à la galerie Craven à Paris. Hartung est nommé membre extraordinaire de l’Académie des arts de Berlin.

CHRONOLOGIE

1957

Il commence une série de pastels qu'il poursuivra jusqu'en 1961. Hans Hartung et Anna-Eva Bergman se marient à nouveau. Début janvier, une importante rétrospective itinérante s'organise en Allemagne, à destination de Hanovre, Stuttgart, Berlin, Hambourg, Nuremberg et Cologne. En mars, les Kleeman Galleries exposent Hartung à New York. Son travail figure aussi dans « Art abstrait. Les premières générations » au musée d'Art et d'Industrie de Saint-Étienne.

1958

À Paris, Hans Hartung et Anna-Eva Bergman s'installent dans une maison cubique construite en 1928 par l'architecte Marcel Zielinski, non loin du parc Montsouris, au 5 rue Gauguet (XIV^e arrondissement). D'après leurs propres plans, ils font surélever le bâtiment pour disposer chacun d'un atelier par étage. Les expositions personnelles de 1958 présentent essentiellement des œuvres sur papier : en avril, à la Moderne Galerie Otto Stangl de Munich ; en mai, « Il Segno. Hans Hartung. Pastels et gravures » à Rome ; en juin, à la Galleria Blu de Milan ; en novembre, à la galerie de France.

Il reçoit en juin le prix Rubens de la Ville de Siegen.

Il participe à de nombreuses expositions collectives : « De l'impressionnisme à nos jours », Musée national d'art moderne, Paris ; « Origine de l'art informel », galerie Rive droite, Paris ; « Cinquante ans d'art moderne », Exposition internationale de Bruxelles, Pavillon français; « Peintures informelles », galerie Beyeler, Bâle ; « Orient Occident », musée Cernuschi, Paris.

Il devient membre correspondant de l'Académie des beaux-arts de Munich.

1959

L'installation au 5, rue Gauguet inaugure la constitution d'un vaste catalogue de son œuvre. Cet inventaire, qui sera effectué jusqu'à sa mort, associe à chaque œuvre une reproduction photographique et de nombreux éléments descriptifs.

Les œuvres créées en 1959 sont très majoritairement sur papier. Seules six toiles sont produites cette année.

Après l'exposition « Hartung Pastels 1958 » en mars aux Kleemann Galleries à New York et sa participation à la deuxième Documenta, il obtient sa première rétrospective en France au musée d'Antibes, château Grimaldi (qui deviendra le musée Picasso) en juillet.

1960

Il achète avec Anna-Eva Bergman un champ d'oliviers de deux hectares à Antibes.

Il expérimente les couleurs vinyliques pour sa peinture : séchant rapidement et pouvant être diluées, elles lui permettent de parvenir spontanément, sans passer par le report d'esquisses, à la forme recherchée, sur des toiles de grand format.

« Dès 1960, je me mis à improviser directement, même sur les grandes toiles, sans passer par des esquisses préalables […] Souvent je ne touche pas à certains accidents, certaines ratures ou contradictions qui ont influé sur la création du tableau et qui lui ont donné plus de vie. »

Est publiée la monographie sur Hans Hartung de Roger Van Gindertael. Ses travaux photographiques sont pour la première fois reproduits dans la revue Camera.

À la 30^e Biennale de Venise, le jury décerne en juin le grand prix international de peinture à Hans Hartung, qui expose dans une salle du Pavillon français. Désireux de récompenser également Jean Fautrier, qui bénéficie d'une très grosse exposition personnelle, le jury sacrifie la remise du prix normalement réservé à la sculpture (il y aura cependant un prix de la sculpture italienne) et opte pour une double consécration de peintres. Hartung et Fautrier se retrouvent donc lauréat ex aequo d'un prix international. Hartung est nommé officier de l'ordre des Arts et des Lettres.

1961

Une nouvelle phase artistique est entamée, caractérisée par le grattage de lignes graphiques dans la peinture encore fraîche. Hartung pratique l'expérimentation systématique d'un grand nombre d'outils servant à peindre et à abraser, dont il établit le catalogue descriptif par groupes d'instruments selon l'effet particulier donné sur la toile. En juin, une exposition de ses premiers travaux est montrée à la galerie de France : « Œuvres de 1922 à 1939 ».

1962

La proportion d'œuvres sur papier et de toiles s'inverse en 1962 : plus de 300 toiles pour une dizaine d'œuvres sur papier et carton. Les lignes obtenues par grattage se réduisent de plus en plus à quelques griffures qui s'inscrivent dans les surfaces obtenues par pulvérisation. En octobre, une première présentation du travail sur toiles de grand format expérimenté depuis 1960 est réalisée à la galerie de France, intitulée « Hans Hartung. Cinquante œuvres nouvelles ».

1963

Hartung fait preuve d'une activité débordante, dans la production de sa peinture, dans les nombreuses expositions qui lui sont consacrées, et multiplie les voyages qu'il effectue pour suivre les présentations de son œuvre.

1964

Hans Hartung et Anna-Eva Bergman font un voyage en bateau le long des côtes norvégiennes, au-delà du cap Nord jusqu'à la frontière soviétique, et réalisent près d'un millier de photographies. Le couple effectue son premier voyage aux États-Unis pour participer au jury du Carnegie Institute de Pittsburgh. En juin est organisée l'exposition « Hans Hartung. Quinze peintures 1963-1964 » à la galerie de France.

Il reçoit la grand-croix de l'ordre du Mérite de la République fédérale d'Allemagne.

1966

Il réalise ses premières toiles faites de taches sombres obtenues par pulvérisation, généralement de grands formats et sans signes (grattages) complémentaires. En février, à l'invitation de l'Unesco, il se rend au Japon pour participer au symposium « L'art de l'Est et de l'Ouest ». En mai, une rétrospective lui est consacrée à la Galleria Civica d'Arte Moderna de Turin. En décembre, il se rend pour la deuxième fois aux États-Unis pour l'exposition « Hans Hartung. Paintings 1966 » à la Andre Emmerich Gallery à New York. Will Grohmann, qui comptait parmi les premiers défenseurs de Hartung, écrit sur l'artiste un essai capital, édité chez Erker, accompagné de fac-similés de très grande qualité : Hans Hartung, Aquarelles 1922. L'ouvrage consacre Hartung comme pionnier visionnaire dans le champ de l'abstraction spontanée et informelle. Plusieurs œuvres de jeunesse lui sont expédiées depuis l'Allemagne de l'Est.

1967

L'année est marquée par la production d'une importante série de peintures sur carton. Le nombre de toiles réalisées diminue. En mars, il expose au musée de Saint-Paul de Vence, (avec Arp, Magnelli et Bergman), puis à la Galleria La Polena à Gênes et à la Galleria Narciso à Turin. En mai, il participe à « 10 années d'art vivant 1955-1965 » à la Fondation Maeght de Saint-Paul de Vence. Il est nommé commandeur de l'ordre des Arts et des Lettres.

1968

L'année est consacrée au projet de construction des bâtiments comprenant habitation et ateliers sur le terrain acheté à Antibes, avec Anna-Eva Bergman. Ils ont minutieusement imaginé les plans, les matériaux utilisés ainsi que la fonction des bâtiments. Ils suivront dans chaque détail l'exécution du vaste chantier. Très peu d'œuvres sont produites et aucune toile n'est réalisée durant l'année 1968. En mars, le City Museum and Art Gallery de Birmingham lui consacre une rétrospective. Celle qui avait été prévue pour l'été au Musée national d'art moderne de Paris est reportée en 1969 à cause des événements de mai.

1969

En janvier, le Musée national d'art moderne de Paris consacre à Hartung une grande rétrospective, inaugurée par André Malraux. L'événement est d'importance : il est l'occasion pour lui de revenir sur ses œuvres de jeunesse. La rétrospective sera ensuite accueillie en avril au Museum of Fine Arts de Houston, en septembre au musée du Québec à Québec, puis en octobre au Musée d'art contemporain de Montréal. Hartung reprend la série des peintures sur carton entamée en 1967.

1970

Il réalise des premières toiles de grand format et de couleurs vives proches de la série des peintures sur carton des années précédentes.

CHRONOLOGIE

1971

En février, il est exposé à la Lefebre Gallery de New York, « Hartung. Selected Works » ; en mai, à la galerie René Métras de Barcelone, « Hartung. Toiles, peintures sur carton » ; en juin à la Fondation Maeght, « Hartung. Grands formats 1961-1971 ». Il participe à « Hommage à Christian et Yvonne Zervos », aux Galer-ies nationales du Grand Palais à Paris.

1973

Le 31 janvier marque la fin de la construction des ateliers et de la villa d'Antibes où le couple vivra désormais. L'ensemble comprend quatre bâtiments : l'un pour l'habitation et le secrétariat, les deux autres consacrés aux ateliers d'Anna-Eva Bergman et de Hartung. L'année est très productive : Hans Hartung crée des centaines de dessins et peintures.

Il expose à la galerie Maeght et à Zurich.

1974

Pour ses soixante-dix ans, la revue Cimaise dédie à Hartung un numéro spécial.

En mai, ses peintures récentes sont exposées à la galerie de France, « Hans Hartung 1971-1974 », et en septembre, une rétrospective itinérante en Allemagne lui est consacrée (Wallraf-Richartz-Museum, à Cologne, puis à Berlin et Munich). Est publié Un monde ignoré vu par Hans Hartung, poèmes et légendes de Jean Tardieu avec des reproductions photographiques de pierres par Hans Hartung, édité par Albert Skira.

1975

En octobre, le Metropolitan Museum of Art de New York célèbre ses toiles récentes avec « Hans Hartung. Paintings 1971-1975 ». Daniel Cordier prendra la défense du peintre en réponse à une critique américaine cinglante. En novembre, la Lefebre Gallery fête son anniversaire avec « Salute to Hans Hartung in celebration of his seventyeth birthday ».

1976

L'autobiographie de l'artiste intitulée Autoportrait est publiée d'après des entretiens avec Monique Lefebvre aux éditions Grasset.

1977

Inauguration fin janvier du Centre national d'art et de culture Georges-Pompidou. Des œuvres de Hartung y sont exposées.

Le 9 novembre, Hartung est reçu à l'Institut comme membre de la section peinture de l'Académie des beaux-arts.

1978

En juin, le musée de l'abbaye Sainte-Croix des Sables-d'Olonne lui consacre une rétrospective : « Hans Hartung. Œuvres sur papier 1922-1978 ».

1980

En avril, ses premières œuvres sont montrées au Musée d'art moderne de la Ville de Paris (« Œuvres de 1922 à 1939 »). Utilisation abondante de grands balais de genêts pour produire ses œuvres, dans la continuité technique de brosses volontaires usées et de pinceaux chinois.

1981

Hartung est lauréat du prix Kokoschka.

L'Autoportrait traduit en allemand est présenté à l'Académie des arts de Berlin.

Plusieurs rétrospectives sont organisées en Allemagne à la suite de celle du Städtische Kunsthalle de Düsseldorf, « Hans Hartung. Malerei, Zeichnung, Photographie ». Hartung envisage déjà de léguer son patrimoine et celui d'Anna-Eva Bergman dans le cadre d'une Fondation. Elle sera créée à Antibes en 1994.

1982

Une salle permanente (donation de l'artiste et achat du musée) lui est consacrée à la Staatsgalerie Moderner Kunst de Munich.

Ses photographies font pour la première fois l'objet d'une exposition au Musée national d'art moderne, Centre Georges-Pompidou de Paris, « Hans Hartung photographe ».

1983

La galerie Sapone de Nice présente « Hartung. Peintures 1980 - 1983 » et le Fritz-Winter-Haus d'Ahlen (Westphalie), « Hans Hartung. Gemälde».

1984

Hartung fête son 80^e anniversaire. Les expositions sont nombreuses : centre Noroît d'Arras, « Hans Hartung. Douze ans de travail 1971-1983 » ; galerie Roswitha Haftmann à Zurich, « Hans Hartung. Pastelle, Mischtechnik 1960-1983 » ; la Biennale de Venise au Palazzo de Sagredo, « Peinture en France. Hans Hartung :10 grandes peintures » ; Museum der bildenden Künste à Leipzig, « Hans Hartung. Graphik 1953-1973 » ; galerie Wolfgang Ketterer à Munich, « Hans Hartung zum 80. Geburtstag: Gemälde, Lithographien 1964-1984 » ; Städtische Galerie Haus Seel à Siegen, « Hans Hartung. Gemälde » ; Hessisches Landesmuseum de Darmstadt.

Hartung est nommé membre de l'ordre de Maximilien-Joseph de Bavière pour la science et l'art, et Grand-Croix de l'ordre du Mérite de la République fédérale d'Allemagne.

1985

Hartung expérimente de nouvelles techniques de projection par tyrolienne. Deux expositions lui sont consacrées : au musée Picasso, à Antibes, « Fabian, Bergman, Hartung : peintures et tapisseries » ; à l'hôtel de ville de Paris, « Grands formats 1971-1984 ».

1986

Hartung commence à utiliser la sulfateuse pour projeter des masses de peinture sur la toile ; une technique qu'il va dès lors beaucoup expérimenter et exploiter jusqu'à la fin de sa vie. Quoique diminué par la vieillesse et son amputation, Hartung continuera ainsi d'adapter ses moyens de production pour continuer de produire massivement.

1987

Le 24 juillet, Anna-Eva Bergman décède à Grasse.

Le musée Picasso d'Antibes présente « Hans Hartung. Premières peintures 1922-1949 ».

1988

Hartung est exposé dans quatre lieux : musée des Beaux-Arts de Carcassonne, « Hans Hartung. Travaux récents, 1985-1986-1988 » ; Palazzo dei Diamanti à Ferrare, « Hans Hartung » ; chapelle de la Sorbonne à Paris, « Hans Hartung. Peintures 1974-1988 » ; abbaye des Cordeliers à Châteauroux, « Hans Hartung, l'époque d'Antibes 1973-1988 ».

1989

Le musée Unterlinden de Colmar présente « Hans Hartung. Premières recherches abstraites 1922-1938 ».

Il est promu, le 10 janvier, grand officier de la Légion d'honneur. La décoration lui est remise par François Mitterrand, président de la République.

Le 26 janvier, ayant appris l'élévation de Hans Hartung au rang de grand officier de la Légion d'honneur, le lieutenant-colonel Chiaroni, au nom du commandement de la Légion étrangère, le sollicite en vue de la commémoration de Camerone : le général souhaite lui confier le cérémonial principal lors de la revue militaire, comme légionnaire représentatif « des étrangers qui en 1939 sont venus spontanément se mettre au service de nos armes pour combattre la tyrannie, l'exclusive et l'intolérance ».

Le 7 décembre, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, Hans Hartung décède à Antibes. Il aura réalisé cette année-là pas moins de 361 toiles.

PLAQUETTE 4 VOILETS MUSÉE ZERVOS

(COUVERTURE ET DOS DE COUVERTURE)

Romain Rolland écrivain engagé (Clamecy, 1866 - Vézelay, 1944)

La Maison Romain-Rolland

Vue du chemin de ronde
à Vézelay



Romain Rolland parvient à la notoriété en 1912 avec un roman *Jean-Christophe*. Son engagement contre la guerre avec *Au-dessus de la mêlée* en 1915 lui vaut le prix Nobel en 1916. Il rentre d'un long exil volontaire en 1937, acquiert une maison à Vézelay en 1938 et y meurt en décembre 1944. La parution de Romain Rolland, *Journal de Vézelay* 1938-1944 établi par Jean Lacoste aux Éditions Bartillat, 2012 apporte un témoignage inappréciable sur ces tristes années où l'arrivée de réfugiés les plus inattendus secouait la torpeur qui s'était abattue sur le pays.

Dans la chambre, à l'étage, Romain Rolland rédige *Le Voyage intérieur* en 1942 et Péguy, hommage à son premier éditeur dans les *Cahiers de la Quinzaine*. Le panorama des confins du Morvan sur lequel il jette ses derniers regards, convient à cette personnalité morale qui incarne l'espoir des pacifistes.

Sa veuve crée le centre Jean-Christophe et lègue la demeure à l'Université de Paris. En 1994, la Chancellerie des Universités de Paris, la commune de Vézelay et le Conseil Général de l'Yonne passent une convention pour ouvrir au public la chambre-cabinet de travail de l'écrivain et pour y installer le musée Zervos.

Musée Zervos

Rue Saint-Étienne
89450 Vézelay
Tél. 03 86 32 39 26
Fax 03 86 32 39 27
musee-zervos@yonne.fr
www.musee-zervos.yonne.fr



Ouverture

Du 15 mars au 15 novembre, de 10 h à 18 h
(dernières entrées à 17 h 20), tous les jours sauf le mardi
Juillet et août : tous les jours

Plein tarif : 5 € • Tarif réduit : 3 € • Moins de 25 ans : gratuit
Visites de groupe à partir de 12 personnes libre ou avec conférencier
réservation obligatoire

ENTRÉE GRATUITE DERNIER DIMANCHE DU MOIS

Visites à Vézelay

- Basilique Sainte-Madeleine (XII^e - XIII^e siècles)
- Musée de l'Œuvre - Viollet-Le-Duc
- Maison Jules-Roy
- Chapelle de la Cordelle

Renseignements à l'Office de tourisme : 03 86 33 23 69

Visites à Clamecy (Nièvre)

Musée d'Art et d'Histoire Romain-Rolland



Couverture : Julio GONZÁLEZ, *Composition*, 1941, (détail)
Encre de Chine et crayons de couleur sur papier. MZ 88.

Le musée Zervos Maison Romain-Rolland est géré par le Conseil Départemental de l'Yonne



Conseil Départemental de l'Yonne | Direction de la communication | Photos: Jacques Feujour, Adam Rzeplka

MUSÉE
ZERVOS
MAISON
ROMAIN
ROLLAND
VÉZELAY

Musée d'art moderne

Collection
des Cahiers d'art

2018



Christian Zervos

Éditeur, critique d'art
(Argostoli, Grèce, 1889 - Paris, 1970)

Les Cahiers d'art

Rue du Dragon à Paris



De 1929 à 1970, Christian Zervos fixe le siège de ses éditions à Saint-Germain-des-Prés, au 14, rue du Dragon, Paris 6^e. En 1934, le rez-de-chaussée et l'entresol sont aménagés en galerie.

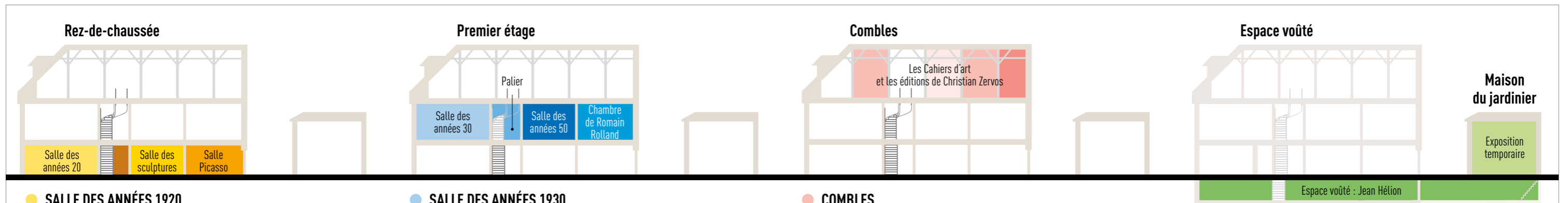
Les artistes donnent des œuvres pour financer les Cahiers d'art ; les inventus sont légués par Christian Zervos à la commune de Vézelay en 1970.

Un fonds d'archives commerciales de la revue Cahiers d'art, a été progressivement constitué et donné par Yves de Fontbrune au Centre Pompidou pour la Bibliothèque Kandinsky du Musée national d'art moderne. Il a fait l'objet d'une publication en janvier 2011, Zervos et Cahiers d'art, archives de la Bibliothèque Kandinsky.

Christian Zervos est un critique d'art aux prises de position affirmées. En 1932, il épouse Yvonne Marion. Ils vivent de 1938 à 1970 à l'étage noble d'un hôtel particulier, rue du Bac. En 1937, ils acquièrent une ferme dans un hameau de Vézelay, la Goulotte, où il leur arrive d'accueillir Picasso, Léger, Le Corbusier, Éluard, Char. Les Zervos reposent dans le vieux cimetière près de la basilique Sainte-Madeleine.

PLAQUETTE 4 VOILETS MUSÉE ZERVOS

(PAGES INTÉRIEURES)



● SALLE DES ANNÉES 1920

Buste de Charles Despiau, peintures de Louis Marcoussis, Amédée Ozenfant, Jean Lurçat et Raoul Dufy.

- **Vitrine salle des années 1920 :** maquette, décor pour *Frivolant*, quatre gouaches, [*soleil*], [*nuages*], [*mer et coquillages*], [*chute d'eau*], 1922.
- **Vitrine face à l'ascenseur :** *Nature morte - Vézelay*, 1939, Fondation Le Corbusier.

● PAVILLON LÉGER

Fernand Léger, peinture murale (transposée sur toile), réalisée en 1936 pour l'habitation Badovici, rue de l'Argenterie à Vézelay. Dépôt MNAM Centre Pompidou.

● PALIER DE L'ESCALIER

Deux peintures de Francisco Borès, *Nature morte aux pommes*, 1927 et *Deux Femmes*, 1928. Vitrine art premier du Pacifique en hommage à Pierre Loeb.

● SALLE DES SCULPTURES

Henri Laurens, *Les Instruments de musique*, relief en fonte scellé en 1936 à l'entrée de la galerie Cahiers d'art, rue du Dragon. Alexandre Calder, mobile, fixé en 1954 au plafond de la galerie et *Sans titre*, dit l'Araignée de Calder, achat du Conseil Départemental de l'Yonne en 2015 avec l'aide du Fonds du Patrimoine et du FRAM et *Tête*, lithographie de 1946.



● SALLE PICASSO

Mobile de Calder, sculpture et encres de Chine de Julio González ; peintures, linogravures et lithographie de Pablo Picasso dont *Piero à la Presse* et à l'oiseau, *Mousquetaire à l'Épée* (1969) et *Jacqueline de Profil* (1957).

Julio GONZÁLEZ, *Composition*, 1934, encres de Chine et crayons de couleur sur papier. MZ 87.

● SALLE DES ANNÉES 1930

Peintures de Vassily Kandinsky, Max Ernst, Jean Hélion, Nicolas Ghika, John Xceron et Hans Hartung. Sculpture d'Alberto Giacometti.

- **Vitrine :** peintures de Kandinsky et Joan Miró. Gravures pour les Éditions Cahiers d'art de Kandinsky du Musée national d'art moderne, Centre Pompidou.

● PALIER

Peintures de Wifredo Lam et Victor Brauner. Vitrine hommage à Paul Éluard avec sculpture d'Appel-les Fenosa.

● SALLE DES ANNÉES 1950

Peintures de Giacometti, Serge Poliakoff, Maria-Elena Viera da Silva, Joseph Sima et Wolfgang Paalen.

- **Vitrine :** suite de quatre compositions, eaux-fortes réalisées par Alberto Giacometti, pour le recueil de poèmes *Retour Amont*, de son ami René Char.



● CHAMBRE ET CABINET DE TRAVAIL DE ROMAIN ROLLAND

- **Vitrine murale :** Le Corbusier, *Tête de femme*, Vézelay, 1939, Fondation Le Corbusier. Frans Masereel, *Couple*, 1925. Don manuel de M. et Mme Poubelle, en 2016.

- **Vitrine meuble bibliothèque :** Portrait de Romain Rolland, extrait de *Romain Rolland à Vézelay, 1938-1944*, édité par Jean Lacoste, Paris, éditions Bartillat, 2012.

Maria-Elena VIEIRA DA SILVA, *Paysage*, 1955, plume et lavis d'encre de Chine. MZ 244.

● COMBLES

- **Socles Picasso :** grands vases, *Oiseaux et poissons*, 1955 et *Gros oiseau vert*, 1960.

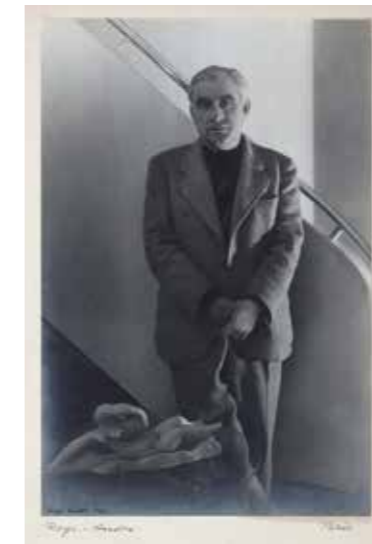
- **Vitrine des Éditions Cahiers d'art :** sculptures de Laurens et Giacometti. Photographie de Rogi André, portrait de Christian Zervos, avec au premier plan *Ondine*, l'estampage d'Henri Laurens, 1938. *Don manuel* de M. et Mme Poubelle, en 2016.

● Vitrine du catalogue

Picasso : tesson et empreintes édités par Picasso, maquette du *Catalogue de l'œuvre peint de Pablo Picasso*, t.IV, (1920-1922) annotée par Christian Zervos.

- **Vitrine des Éditions archéologiques :** pièces archéologiques des Cyclades, de Grèce continentale et de Syrie ; avec prêt de deux figurines en terre cuite.

- **Socles Hajdu :** Kouros, don en 2011 et sculptures en marbre de Hajdu.



Rogi ANDRÉ, Portrait de Christian Zervos, 1938. Photographie. MZ 888. *Don manuel* de Monsieur et Madame Poubelle, en 2016.

● MAISON DU JARDINIER

LES COLLAGES DANS LES COLLECTIONS DU MUSÉE ZERVOS 15 MARS - 15 JUIN

L'accrochage d'ouverture puise son inspiration dans un article de Tristan Tzara, « *Le papier collé ou le proverbe en peinture* », publié en 1931 dans *Cahiers d'Art*. Sans dictature chronologique ni même technique, cette présentation temporaire met l'accent sur une pratique artistique synonyme de poésie, de liberté d'expression : le collage. C'est ainsi l'occasion de redécouvrir des collages d'Henri Laurens, Max Ernst, César Doméla pour ne citer qu'eux.



Projet pour une couverture des *Cahiers d'art*, n°1-1953. Gouache découpée et coller sur carton. MZ 52.

CONTACT PRESSE

Agnès Delannoy

Conservateur en chef

Directrice du musée Zervos

agnes.delannoy@yonne.fr

Tél. 03 86 72 85 05 ou 06 48 17 48 40

HANS HARTUNG

LES ANNÉES DE GUERRE

